

Essai

Marie-Ève Sévigny, Samuel Mercier et Evelyne Ferron

Numéro 173, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sévigny, M.-È., Mercier, S. & Ferron, E. (2019). Compte rendu de [Essai]. *Lettres québécoises*, (173), 70–74.

Le rire jaune du malade

Marie-Ève Sévigny

Le docteur Alain Vadeboncœur livre ses souvenirs des urgences par des récits amusants qui font parfois grincer des dents.

« Le malade prend l'avis du médecin, le médecin prend la vie du malade. » Le calembour de Molière sied au système de santé québécois, où semble-t-il, pour bien soigner le malade, il faut surtout droloter ses médecins. La salle d'urgence étant le parfait microcosme pour aborder tout ce qui saigne, boite, hurle et purule dans notre société, voir s'humaniser ces « demi-dieux », comme le suggère Simon-Olivier Fecteau en préface de ce livre, peut aider à avaler la pilule. Après Jean Désy (*L'accoucheur en cuissardes*, XYZ, 2015) et Jean Lemieux (*Une sentinelle sur le rempart*, Québec Amérique, 2018), Alain Vadeboncœur livre ses propres souvenirs de pratique à l'urgence. Le lecteur habitué à ses chroniques dans le magazine *L'actualité* ne sera pas dépaycé.

« Avant tout ne pas rire »

L'engagement littéraire d'Alain Vadeboncœur campe depuis un moment son œuvre du côté du bien commun. Chez Lux, ses essais ont défendu l'efficacité et la rentabilité du système de santé (*Privé de soins*, 2012), appelé la population à affûter son esprit critique face aux charlatanismes de toutes sortes (*Désordonnances*, 2017), parallèlement à la tournée « Faut qu'on se parle » (2016 ; textes publiés en 2017), destinée à sortir le Québec de son cynisme en réanimant le dialogue collectif. *Malade!*, quarantaine de « récits à savourer en attendant le médecin », est beaucoup plus désinvolte, tout en cherchant à « rendre [...] justice le mieux possible à l'humanité de ces petites aventures étonnantes ».

Le ton du livre est donné d'emblée par l'espièglerie de sa page couverture, cette photo de remise des diplômes où pose le jeune finissant en médecine, une moitié de moustache en moins. L'humour et l'autodérision de Vadeboncœur sont connus, et ses récits sont moins destinés à la réflexion qu'à la dédramatisation d'un milieu spontanément associé aux grands malheurs de l'existence. « On a l'impression que les gens qui travaillent dans les hôpitaux ont toujours la face longue, écrit-il, mais il y a aussi de très beaux moments qui se passent dans ce milieu-là. On rigole assez souvent, comme dans n'importe quel milieu professionnel. » Certaines scènes sont effectivement irrésistibles, qu'il s'agisse de l'homme à la mâchoire décrochée, guéri par un fou rire devant un enfant emprisonné la tête dans une casserole, d'un vieillard étouffé par trois moitiés de dentiers, de patients confondant le tintement de leur pacemaker avec celui de leur air conditionné – voire des tours pendables que se jouent entre eux les médecins. Un peu à la manière des brèves de comptoir, perles du quotidien alliant comiques de situation et de langage, ces historiettes médicales amusent en soulignant l'absurde de la condition humaine.

Vadeboncœur est un excellent conteur, il sait convoquer par un « code bleu » une dizaine de professionnels dispersés sur deux étages, les rassembler en trois lignes au chevet du patient, puis faire tomber le stress par un retournement hilarant. Ses personnages,

issus du réel, sont évidemment crédibles, leurs dialogues presque audibles, révélant parmi le personnel soignant une camaraderie que ne laisse pas spontanément soupçonner la hiérarchie des différents ordres professionnels.

C'est grave, docteur ?

Qu'est-ce qui cloche, alors, dans ce livre ? Telle est la question taraudant le lecteur qui, sans boudier son plaisir, ne pourra s'empêcher d'éprouver un malaise quand l'anecdote narguera la déontologie : quand un patient en crise de violence se trouvera maîtrisé par une infirmière lui empoignant les bourses ; quand Alexis Martin, invité à l'urgence pour documenter un projet, visitera, déguisé en médecin, un véritable malade. Qui plus est, la mort d'un homme, transporté à l'hôpital complètement gelé dans sa position assise, pourrait effectivement faire rigoler dans un film des frères Coen, mais non dans la réalité. S'il est possible de rire de tout, certains contextes appellent un minimum de sollicitude quand la personne concernée a existé – encore davantage quand elle souffre, angoisse, meurt. La notice d'avertissement, où Vadeboncœur nous assure de la pureté de ses intentions, ne dédouane pas pour autant son écriture.

Et c'est justement là où le bât blesse : ce livre, pourtant dédié aux soins et à l'humain, ne laisse pas vraiment ressentir de compassion. On imagine bien que celle-ci ait inspiré les différents gestes posés par les médecins et infirmières des récits, mais elle est peu exprimée par la narration. Le patient est présenté comme objet comique plutôt que comme sujet souffrant. Il faut peut-être n'avoir jamais été épileptique – ou n'avoir jamais connu d'épileptique – pour trouver de l'esprit à un ambulancier suggérant d'ajouter du savon à linge au malade pour une prochaine brassée.

Ce mauvais dosage entre l'amusement du médecin et la douleur du patient explique peut-être que, contrairement aux ouvrages très réussis de Désy ou de Lemieux, ce livre de Vadeboncœur, une fois refermé, ne laisse pas grand-chose d'autre qu'un vague sourire à son lecteur. Quand on sait toute la détresse et l'abandon ressentis aujourd'hui dans les salles d'urgence, cette bonne humeur n'est pas une petite victoire. ♦



☆☆☆
Alain Vadeboncœur
Malade!
Montréal, Lux
2018, 240 p., 24,95 \$

C'est la faute à Voltaire

Marie-Ève Sévigny

Dans un pénible fatras d'actions décousues et de raccourcis intellectuels, Alexandre Soublière projette son expérience dans l'«étude» de l'identité québécoise.

«Pensez-vous que les progressistes du Québec vont me détester à cause de ce livre?» La question fait sourire, vu la pertinence du thème et la posture de l'auteur, qui observe son sujet depuis Vancouver, où il s'est «exilé» pour «écrire de la pub dans les deux langues officielles». La critique intéressée par la représentation du Québec ne pourra ignorer *La maison mère*, demi-frère de *Le Québec n'existe pas* (Maxime Blanchard, Varia, 2017), écrit à New York. Malgré des positions différentes, les deux ouvrages prouvent qu'il est difficile de faire l'économie de la question identitaire dans un pays inachevé. La différence, c'est que le travail de Blanchard est réussi. Car si «les progressistes» se soucieront peu des idées soi-disant de droite de Soublière, qui ne réinvente vraiment pas la roue en la matière, son essai-fiction tombera maintes fois des mains du lecteur par son histoire hasardeuse et ses généralisations abusives. Il n'y a pas à dire, la «liberté grande» a le dos large.

Se cacher derrière la fiction

Qu'on soit d'accord ou non avec la proposition, cette tentative de «rebranding» du terme «Québécois» en faveur d'un retour au «Canadien français» pourrait gagner l'attention qu'elle mérite si la structure même du livre ne venait pas en court-circuiter la rhétorique. Où tracer la ligne entre l'argument et la fiction? Comment, par exemple, le lecteur peut-il croire au dialogue de Soublière avec les essayistes Carl Bergeron et Gérard Bouchard dans un café quand tous trois se retrouvent soudain plongés dans un bain de sang à la Tarantino? Ladite conversation a-t-elle seulement eu lieu? Avons-nous eu droit aux véritables idées des experts convoqués? À l'inverse, cette dystopie d'un Montréal apocalyptique en panne de courant s'alourdit quand les tribulations survivalistes des héros se figent en discussions identitaires. «[J]e me suis demandé pourquoi je m'étais toujours caché derrière la fiction afin de m'exprimer.» Excellente question.

L'autre grande faiblesse de *La maison mère* tient à la constance avec laquelle Soublière définit le Québec, qu'il s'agisse de musique, de littérature, de politique, de fierté militaire, de port d'armes, etc., d'après ses perceptions à l'emporte-pièce.

Mais qu'est-ce que Montréal à part le hockey? Est-ce que quelqu'un peut répondre à cette question sans nous balancer les clichés habituels de la créativité, de la culture et des festivals? Fuck you, les festivals. Quand je parle à des vrais anglos dans l'Ouest du pays qui n'ont pas de famille canadienne-française, ils se crissent bien de la créativité des murales dans nos ruelles. Non, mais, sérieusement.

Mauvaise foi? Envolée lyrique? La vérité se terre peut-être à mi-chemin, dans le besoin de Soublière de projeter ses propres errements dans ceux du Québec. «[N]ous sommes en situation de carence culturelle. Nous demandons à la langue de porter à elle seule tout le poids de notre culture anémique.» *Anémique?* Est-il

vraiment possible d'ignorer l'abondance, le rayonnement de la culture québécoise actuelle?

«Tu cherchais qui, tu cherchais quoi, de Lowell Mass. jusqu'à L. A. [...]»

Le véritable sujet du livre, ce n'est pas le ~~Québécois~~ Canadien français en général, mais Soublière en particulier. Beauceron par son père, Franco-Ontarien par sa mère, ni fédéraliste ni souverainiste, il se «considèr[e] comme américain» parce qu'il «n'[a] pas de pays». «Le Québec n'est pas un pays, le Canada n'est pas le mien puisque la propagande péquiste m'en a dépossédé.» Aliéné, il s'explique la langue québécoise d'après la perception d'amis vancouverois, et notre relation au bilinguisme d'après sa famille franco-ontarienne. N'arrivant pas à se positionner dans le milieu littéraire montréalais – le faut-il vraiment? –, «ami avec tout le monde sans vraiment appartenir nulle part», il «se sen[t] bien un peu partout, mais jamais vraiment à [s]a place non plus». Au fond, c'est un néo Ovide Plouffe: *y'a pas d'place dans l'monde pour tous les Alexandre Soublière du monde entier.*

Son seul ancrage est le territoire états-unien, et il se persuade de façon assez touchante que la critique actuelle vit mal avec le thème – *oubliant* les succès de presse et de vente des Alain Beaulieu, Daniel Grenier, Louis Hamelin, William S. Messier, Andrée A. Michaud, etc., qui ont exploré nos rapports à Uncle Sam bien avant lui:

Lorsque mon deuxième roman, Aminata virosa, est paru, et que Sylvain Sarrazin (il a fallu que je google l'article pour me souvenir de son nom) a écrit dans La Presse qu'il versait dans les «faux airs de superproduction hollywoodienne», j'ai bien vu que je ne serais pas compris. [...] J'en tirais même une certaine fierté. Ça fait toujours chic et bien-pensant au Québec d'attaquer une œuvre en la jugeant trop «américaine».

L'entièreté du livre est moulue de ce mépris – des artistes, politiciens, péquistes, progressistes, intellectuels, Québécois... – tous ces méchants bornés, incapables d'apprécier l'inconsistance de son travail. ♦



☆
Alexandre Soublière
La maison mère
Montréal, Boréal, coll. «Liberté grande»
2018, 288 p., 26,95 \$

Guyotat indocile

Samuel Mercier

Le premier essai de Julien Lefort-Favreau revient de manière éclairante sur l'œuvre et la carrière de l'écrivain français Pierre Guyotat.

La plupart des thèses publiées sont d'un ennui mortel, et le monde se passerait de les voir imprimées. Soyons honnêtes, l'exercice de la thèse, en soi, est important, mais elles sont pour la plupart déjà disponibles en ligne, et le peu d'argent que les éditeurs en retirent grâce au *Prix d'auteurs pour l'édition savante* (PAES, pour les intimes) ne justifie sans doute pas toutes ces forêts perdues pour se farcir des chapitres théoriques de quatre-vingts pages et un océan de notes de bas de page.

La bonne nouvelle, c'est que le *Pierre Guyotat Politique* de Lefort-Favreau ne fait pas partie de ce lot de livres qui auraient pu se contenter d'une diffusion sur internet. Au contraire, l'auteur nous offre une vue en coupe de la carrière de l'écrivain qui est à la fois généreuse, pertinente et accessible : un vrai livre, en somme, loin de la simple thèse remaniée, qui constitue la meilleure introduction à ce jour au travail de Pierre Guyotat. Si le sujet reste assez niché, les qualités générales de l'ouvrage permettent d'offrir une porte d'entrée dans l'œuvre de l'auteur de *Tombeau pour cinq cent mille soldats* (Gallimard, 1967) et *Éden, Éden, Éden* (Gallimard, 1970), qui vient d'ailleurs de remporter, en 2018, son premier prix Médicis pour le livre *Idiotie* (Grasset), à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Un écrivain à scandale

La parution d'*Éden, Éden, Éden* est à l'origine d'un scandale qui vaudra à son auteur une réputation sulfureuse, et auquel seront mêlées plusieurs grosses pointures du monde littéraire. Les cendres de la guerre d'Algérie sont encore chaudes, et le roman de Guyotat choque par son contexte tant que par les actes sexuels qu'il décrit. Les préfaces d'*Éden, Éden, Éden* sont pourtant signées par trois grands noms du monde littéraire français, Roland Barthes, Michel Leiris et Philippe Sollers, mais rien n'y fait. Le ministre de l'Intérieur fait interdire la vente du livre aux mineurs, son affichage et toute publicité l'entourant.

Lefort-Favreau nous apprend qu'une quatrième préface, signée par nul autre que Michel Foucault, devait voir le jour, mais qu'elle sera retardée et publiée sous forme d'article après la sortie du livre. Les soutiens à Guyotat viennent alors de partout : tant Sartre et Beauvoir que Pasolini et François Mitterrand prennent la défense du livre. Ce scandale combiné à l'affiliation de l'auteur à la revue *Tel Quel*, fer de lance du textualisme, contribueront à faire de son œuvre une référence en matière d'avant-garde littéraire, mais à voiler quelque peu le caractère résolument politique des récits de Guyotat.

De l'Algérie à la littérature

Il faut dire que l'engagement de l'écrivain n'est pas qu'affaire de parure. Déjà en 1962, il est arrêté alors qu'il est soldat en Algérie,

puis accusé d'« atteinte au moral de l'armée » pour son opposition à la hiérarchie militaire. La force du livre de Lefort-Favreau est de redonner à cet engagement premier, qui se poursuivra sous d'autres formes par la suite, son caractère mobilisateur. La dénonciation des oppressions devient alors, d'après Lefort-Favreau, le moteur de l'œuvre de Guyotat.

Cette hypothèse de lecture assez simple apporte un éclairage fort aux aspects plus troubles de l'instabilité énonciative, du rapport au corps ou au sensible aussi présents dans l'œuvre. Alors que, pour beaucoup d'auteurs de l'époque, la dénonciation des figures d'intellectuels à la Sartre allait écarter l'écriture de ses fondements politiques pour l'orienter vers le textualisme, « [s]i Guyotat conserve quelque chose du textualisme, c'est bien l'idée que la littérature a suffisamment de distance avec l'idéologie pour en constituer le revers et se fonder en critique efficace ».



Petit aparté pour souligner mon enthousiasme débordant devant le fait que les éditions Lux, qui nous ont habitués plutôt aux essais politiques, se lancent dans l'essai littéraire. L'objet est une réussite, avec son design et son joli choix de fontes tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Bon, il faudrait peut-être du meilleur papier, ça fait un peu papier pour imprimante maison, mais le bon papier se fait rare dans notre colonie plus spécialisée dans la transformation de ses forêts en Publisac... Surtout, grâce au réseau de distribution de Lux, le livre est disponible à la fois en France et dans nos quelques arpents de neige, ce qui n'est pas rien. Résultat : en septembre 2018, Pierre Guyotat lui-même donnait une conférence à Paris avec le petit livre vert sur la table devant lui. Pour l'auteur, c'est peut-être une consécration, mais c'est surtout le signe que de publier un livre sur la littérature française au Québec ne revient plus nécessairement à pontifier seul dans la plaine enneigée. ◆



☆☆☆

Julien Lefort-Favreau

Pierre Guyotat politique

Mesurer la vie à l'aune de l'histoire

Montréal, Lux

2018, 292 p., 24,95\$

Les Indiens de papier

Samuel Mercier

L'invention de l'appartenance d'Emmanuelle Tremblay est un essai qui rate son but en tentant de mettre la recherche de « l'autochtonie » au centre de l'histoire de la littérature québécoise.

Parler d'autochtonie sans parler d'Autochtones, voilà un pari audacieux, me direz-vous. Les jours se suivent et les nouvelles calamiteuses s'empilent. Récemment encore, j'apprenais que les jeunes Autochtones envoyés dans les centres pour la jeunesse de Trois-Rivières ou de Baie-Comeau se voyaient, encore à ce jour, confrontés à l'interdiction de parler leur langue.

Le Québec n'en a pas fini avec son passé colonial, en fait, ce passé est notre présent. Encore en décembre 2018, le maire Régis Labeaume avançait à propos des revendications des Hurons de Wendake sur des terrains de la Défense nationale, qui appartenaient jadis aux jésuites de Sillery : « on est pas mal chez nous ».

C'est de cette autochtonie qu'entend traiter Emmanuelle Tremblay dans *L'invention de l'appartenance*, celle qui fait dire « on est pas mal chez nous ». Le hic, c'est que c'est une chose de relever le problème, mais c'en est une autre de le reproduire.

Un livre maladroit

Déjà, ça ne part pas bien. Tremblay a le chic pour les formules à faire grincer des dents. Dans son avant-propos elle en profite pour signaler : « La romancière et poète que je suis est particulièrement sensible à ce que peut avoir de réducteur toute lecture qui détournerait une œuvre de sa visée de vérité. »

Passons sur cette question discutable de la « visée de vérité » pour nous concentrer sur le statut de « romancière » et de « poète » de Tremblay, qui non seulement n'ajoute rien à sa réflexion, mais qui nuit un peu à ce que nos ancêtres les Romains appelaient judicieusement la *captatio benevolentiae*, soit le fait de s'assurer des bonnes intentions du public. Se vanter d'avoir écrit des livres est, je vous l'assure, une très très mauvaise façon de s'assurer les bonnes intentions du public et de votre dévoué critique. Le reste est à l'avenant.

La première phrase de l'ouvrage va d'ailleurs comme suit : « La lecture (ou le plaisir esthétique qui l'accompagne) fait de nous tant les spectateurs que les maîtres d'œuvre d'une pensée qui prend place entre les contingences du réel et un horizon d'attente structurant notre imaginaire. » Non seulement la formulation est lourde, mais imaginez-vous donc lire pris entre « les contingences du réel » et « un horizon d'attente structurant » et vous en viendrez à regretter que le livre n'ait pas commencé par « Lire, c'est essayer de comprendre ce qui est écrit dans un livre. »

J'ironise, mais ça empire. On peut lire plus loin une généralité du genre : « La patience est une vertu : une disposition d'esprit, traditionnellement associée au développement d'une volonté dans la résistance aux épreuves du monde auxquelles l'humanité souffrante est exposée. » D'abord, non. Ensuite, je ne saurais trop suggérer à

Emmanuelle Tremblay de se mettre à la pêche à la mouche pour éprouver deux secondes ce qu'est la patience.

Patience, patience...

Pour ce qui est de la mienne, elle est sérieusement mise à l'épreuve par l'absence de considération de l'auteure pour l'histoire même de la notion d'autochtone, qu'elle réduit à « un instrument d'affirmation collective ». Bien sûr, si l'auteure avait jeté un coup d'œil à une trentaine d'années de travaux en histoire, en science politique, en anthropologie ou en sociologie sur les nationalismes, les théories de l'ethnicité et de l'identification, elle aurait peut-être pu comprendre que ce désir de se dire « autochtone » est au fondement même de ce qu'on nomme le « nativisme » ou le « primordialisme », cette volonté d'un groupe ethnique donné de revendiquer une appartenance fondamentale au territoire, à la base des imaginaires nationaux.

Elle en vient presque à le dire quand elle parle d'un « fantôme qui nous aide à comprendre les mécanismes qui entrent dans la composition des imaginaires collectifs », mais Tremblay n'en reconduit pas moins une sorte de lecture nationale vaguement inclusive et profondément insensible au sort des Autochtones réels qui écrivent eux aussi des livres. Son plaidoyer pour l'ouverture à l'autre en fin de livre n'est alors qu'une mascarade et, si je vois bien l'intérêt de mettre « autochtone » dans son titre pour aller grappiller des fonds publics, c'est bien là une honte pour la recherche.

Quant aux lecteurs qui voudraient en apprendre davantage sur l'autochtonie autrement que celle fantasmée par le discours national, je ne saurais trop leur suggérer la lecture de *Décoloniser le Canada* d'Arthur Manuel, paru à l'été 2018 aux éditions Écosociété [NDLR : sur ce livre, voir la critique d'Evelyne Ferron p. 74]. Cette autobiographie militante, loin d'être enfermée dans un rapport figé à l'identité autochtone, nous montre justement que l'autochtonie n'est pas que cette revendication sclérosée d'une préséance sur le territoire, mais aussi une quête de reconnaissance et de dignité. ♦



☆

Emmanuelle Tremblay

L'invention de l'appartenance

La littérature québécoise

en mal d'autochtonie

Montréal, Presses de l'Université de Montréal

2018, 240 p., 34,95 \$

Au cœur des luttes autochtones

Evelyne Ferron

Si nous sommes de plus en plus conscientisés aux enjeux des Premières Nations, nous connaissons toutefois peu l'histoire des mouvements de résistance autochtone au Canada.

Dans l'essai *Décoloniser le Canada* traduit en français par Geneviève Boulanger, le leader de la nation Secwepemc en Colombie-Britannique, Arthur Manuel (décédé en 2017), de même que le Grand Chef de la communauté de Westbank (nation Okanagan), Ronald M. Derrickson, offrent un regard personnel et complexe sur les luttes des populations autochtones de l'Ouest canadien depuis une cinquantaine d'années. L'objectif avoué de cet ouvrage consiste d'une part à mettre en lumière le militantisme autochtone au Canada depuis les années 1970, et d'autre part à démontrer qu'il faut en finir avec la mentalité colonialiste envers les Premières Nations, notamment du point de vue de la loi.

En effet, cet essai écrit au « je » s'appuie sur divers événements historiques et politiques qui expliquent la situation actuelle, mais qui nous amènent aussi à réaliser que plusieurs traumatismes vécus par les populations autochtones sont très récents. Comme le souligne Alexandre Bacon en préface : « On ne parle pas d'une époque lointaine où des colons faisaient la vie dure aux "sauvages". Encore en 1989, les trains à destination de Schefferville, au Québec, obligeaient les Autochtones à s'entasser dans le même wagon, tous les autres étant réservés aux Blancs [...] »

Les enjeux historiques

Dans une composition de chapitres qui nous permet de suivre une certaine chronologie des événements ayant mené à l'organisation de mouvements de résistance autochtones, nous voyons dans un premier temps les conséquences de plusieurs décisions politiques de l'histoire canadienne qui affectent encore de nos jours les nations autochtones. Arthur Manuel prend bien soin de nous parler d'entrée de jeu du territoire de sa communauté, celui de Neskonlith, qui est inconnu de la majorité des Canadiens. À travers une description bucolique, il élabore une réflexion faisant suite à une rencontre aux Nations unies en 2012, au cours de laquelle lui et ses collègues avaient tenté de faire comprendre que la doctrine de la « découverte » des Amériques par les Européens était offensante, mensongère et complètement dépassée à notre époque.

C'est ainsi que, graduellement, toujours en insérant des pensées très personnelles et des morceaux de la vie de sa famille, notamment celle de son père, Arthur Manuel nous dévoile la vision autochtone de l'appropriation territoriale par les colons, revenant sur les revendications européennes des territoires de l'Ouest canadien dès James Cook en 1778, les réactions écrites de ses ancêtres qui considéraient avoir été spoliés par les Européens, et les premiers groupes de résistance de la nation Neskonlith dans les années 1860.

L'auteur explique ensuite la loi sur les Indiens et ses modifications en 1927 du point de vue autochtone, nous amenant à réaliser l'ampleur de ses implications, surtout en ce qui a trait aux droits fondamentaux de l'homme.

Par cette loi, les Autochtones se virent pratiquement interdire de quitter leurs réserves sans la permission de leur agent local du ministère des Affaires indiennes, lequel régissait désormais presque tous les aspects de leur vie.

La montée de la résistance

Plus Arthur Manuel avance dans son récit, plus il délaisse les faits historiques pour s'attaquer aux raisons de l'organisation de mouvements de résistance. Ces derniers ont cherché depuis les années 1970 à faire prendre conscience au gouvernement canadien, mais aussi au monde entier – à travers des rencontres aux Nations unies –, les nombreuses vexations vécues par les Premières Nations même à notre époque. C'est dans cette perspective que l'auteur revient sur l'institutionnalisation des Autochtones et la dure réalité des désormais célèbres pensionnats, qu'il n'hésite pas à comparer à des prisons. Il cite par ailleurs son père, qui avait mis en garde ses enfants contre les pensionnats, leur expliquant que tout ce qu'on allait leur apprendre, c'était en fait à obéir aux ordres des autorités.

Ces premières tentatives d'écoute et de changements n'ont toutefois pas eu les résultats escomptés et cet essai, sans entrer dans le ton du reproche et sans chercher à identifier des coupables, vise surtout à rendre hommage aux combats, aux succès et aux échecs des communautés qui ont su se lever et dénoncer des mesures politiques limitatives et humiliantes.

On ne peut terminer ce livre sans ressentir de la compassion, de la révolte, mais aussi une forme de fierté envers les luttes des populations autochtones canadiennes. Cette réflexion très personnelle est un coup de poing au ventre qui nous force à voir une réalité dont nous sommes bien souvent très ignorants, en raison d'une multitude de facteurs éducatifs, sociaux, culturels et politiques. À cet égard, *Décoloniser le Canada* s'inscrit dans la nouvelle vague de littérature autochtone – comme *Manikanetish* (Mémoire d'encrier, 2017) de Naomi Fontaine ou *Homo Sapienne* (La Peuplade, 2017) de Niviaq Korneliusen – qui cherche à faire entendre la culture des Premières Nations. Avec cet ouvrage, une porte très intime au dialogue est ouverte et nous permet de plus à nous, Québécois, d'entrevoir l'histoire et la vie de communautés de l'autre côté du pays. ♦

☆☆☆

Arthur Manuel et
Grand chef Ron Derrickson
Décoloniser le Canada
Traduit de l'anglais (Canada)
par Geneviève Boulanger
Montréal, Écosociété
2018, 350 p., 30 \$

